

TRIBUNE

11

EN MARGE DU CONGRES
FREUDIEN INTERNATIONAL

L'arc-en-ciel d'Armando Verdiglione

par Jean-Toussaint Desanti *

Le Mouvement freudien international organise à Paris ces 27 et 29 mai un congrès sur le thème « La voix et le sexe ». L'animateur du mouvement est Armando Verdiglione, un psychanalyste italien qui organise chaque année plusieurs réunions internationales de ce type. Armando Verdiglione vient également de publier un nouvel ouvrage, *Dieu* (Ed. Grasset). Jean-Toussaint Desanti l'a lu pour *le Matin*.

ARMANDO VERDIGLIONE déclare qu'il écrit en « étrusque ». Sans doute veut-il signifier par là qu'il écrit un idiome qui lui est propre, et que son lecteur doit déchiffrer. Les mots pourtant sont ceux de la langue italienne ; et dans la traduction française ils deviennent des mots français. C'est donc qu'il y a autre chose que les mots, comme si le toscan (un autre nom pour « l'étrusque ») était traversé par l'écho infini d'une langue inconnue. Quelque chose d'autre et de lointain demeure ainsi enveloppé dans la proximité de la langue ; quelque chose de beaucoup plus important que l'habituelle ordonnance du discours.

Ce « quelque chose d'autre » habite le parler et le concasse. Quelque nom qu'on lui donne, c'est lui qui constitue cela même qui doit occuper le psychanalyste. En quoi justement la psychanalyse exige d'être nommée « la peste » : elle donne ouverture à ce qui, au plus haut point et toujours, demeure inquiétant. Cet inquiétant, il vaudrait mieux (tellement mieux !), pense-t-on, l'apprivoiser « grammaticalement » sous la molle discipline des discours réglés et festifs, rassurantes concélébrations des mères symboliques et supposées nourricières. Mais à la fin l'affaire tourne mal, rien n'est apprivoisé et les convives s'égorgent — un temps arrive où les égorgeurs han-

tent les rues, autre manière de célébrer la fête sous un autre nom (« terrorisme »).

Je ne dirai pas de Verdiglione qu'il poursuit ce quelque chose d'autre à la façon d'un chasseur qui suit la trace. Pour sinueux que paraisse le chemin du chasseur, il demeure guidé. Et il est possible à quiconque de s'y repérer à son tour. Il suffit de mettre le pas dans le pas du chasseur, et tout va pour le mieux. On marche à la queue leu leu au fil du discours. Rien de tel avec le texte de Verdiglione : il ne comporte aucune sorte de continuité. Donc, Verdiglione ne pourchasse pas « l'autre » comme une proie. C'est plutôt le contraire : il est, lui qui écrit, pourchassé comme une proie, divisé, réduit en miettes atomiques et signifiantes. Ce qui parle en lui le fait « étrusque » : étranger à lui-même et comme privé de chemin. Pas de fil dans ce discours. Plus d'un lecteur s'en irritera, dans la pensée que ce n'est pas là une manière convenable d'écrire en matière de « théorie ». Il reste que c'est la manière dont se laisse écouter ce quelque chose d'autre qui, ici, fait question : une voix que seules manifestent ses cassures.

De là, sans doute, l'apparence abrupte, radicalement brutale, de ce texte. Les références culturelles elles-mêmes sont brutales : assénées à coups de marteau, en avalan-

che, jamais explicites. Encore un sujet d'irritation pour bien des lecteurs qui aimeraient être « instruits ». Certes. Mais il y a instruction et instruction. Verdiglione ne conduit pas son lecteur par la main vers le point ultime où s'éclairera la vérité de son discours. C'est le contraire ; il lui fait violence en tout point. Il le met en posture d'écoute relativement à la « chose même » qui, toujours et sans cesse, lui fait violence, à lui qui « écrit » en voulant l'écouter.

S'il fallait nommer cette chose, j'utiliserais volontiers le titre de l'un des chapitres de ce livre : « L'arc-en-ciel » (*L'arcobaleno*). L'arc-en-ciel montre la lumière, mais décomposée, présente cependant, éclatante dans sa décomposition et par elle. Poussons la métaphore à l'extrême. Ce monde où nous sommes avec d'autres, où nous parlons et écoutons, avec ses objets apparemment solides, pieds sur terre, ce monde est traversé par l'arc-en-ciel. Etrange arc-en-ciel qui ne comporte pas de spectre continu. Bruits de voix, points de lumière, objets fuyants, sujets effacés vers un inassignable infini. Quelque chose comme un chaos primordial et cependant signifiant. C'est lui qui fait irruption dans le discours et annule les représentations apaisantes.

Le contourner, le délimiter, le contenir, cela se peut. Au prix de l'illusion. Mais alors, resté sauvage, il se venge. Et sa brutalité n'est plus celle d'un discours. Ne vaut-il pas mieux, comme y invite Verdiglione, se préparer à l'écouter ?

J.-T. D.

* Ecrivain et philosophe des sciences.